

Dictionnaire historique de la **Corse**

Sous la direction de
Antoine Laurent Serpentine

ALBIANA

ment qualifié, au point d'employer Ambrogio Cannaro, frère de l'Ordinis Minorum Observantium S. Francesci, comme aumônier de son bateau.

Simon Mercieca

Biblio.: Melina Cathedral Museum, in *Curia Episcopalis Melitense, Acta Originalia*, 714, case 176 Status Libero 5 October 1699.

FRANCESCHI, Angelo (?-?). Marin-corse, capitaine au service de la Nation, il appartient vraisemblablement à une famille de Cannelle di Centuri, établie aussi à Livourne, et dont serait issu son homonyme Angelo Franceschi (1735-1806), archevêque de Pise (1778-1806). Dès 1754, il apparaît comme un ami et un confident de Pascal Paoli¹³, qui le tient au courant des tractations de l'abbé Zerbi¹⁴ avec l'ordre de Malte¹⁵, et de la situation en Corse, où il va bientôt se rendre pour prendre la tête du mouvement national. Employé à la guerre de course, Franceschi commande des unités relativement importantes: en février 1768, le felouque *L'Intraprendente*, avec un équipage de quatre officiers y compris le commandant et quarante-deux matelots, plus tard la *Mezza Galera* qui, en septembre 1768, entrée dans le port de la Capraia alors que cette place venait de se rendre aux Français, parvint à s'échapper et trouva refuge à Livourne, où elle devait rester bloquée jusqu'à la fin des hostilités sous la surveillance d'un chebec français. Resté en Toscane après la conquête, il fut, en sa qualité de citoyen livournais, le seul à échapper à l'interdiction de porter l'épée édictée pour des raisons diplomatiques par le gouvernement grand-ducal contre les *fuorusciti*¹⁶ corses. En 1777, second sur un bâtiment de l'ordre de Malte commandé par son frère Guglielmo, il prit une frégate ottomane dans les parages de la Crète. Passé ensuite au service de la Russie, il obtint le grade de colonel. Dans une lettre du 25 août 1795, Paoli, qui a appris que Franceschi vient de prendre sa retraite à Livourne, lui donne un nouveau témoignage de son amitié: «A-t-il un lien entre la présence de Franceschi à Livourne et les troubles fomentés en Corse en 1800 par des agents russes?»

Louis-Belgodere

Biblio.: CAMMIAGI, G., *Istoria del Regno di Corsica*, s.l., tome IV, 1772; *Gazzetta Toscana*, 1768, 1769; «Lettres de Pascal Paoli», in B.S.S.H.N.C., Bastia, Ollagnier, 1890, 1895, 1899; PAOLI, P., *Correspondance*, éd. A.-M. Graziani, C. Bitossi, trad. A.-M. Graziani, Ajaccio, A. Piazzola - Istituto storico italiano per l'età moderna e contemporanea, vol. I, 2003; POMMEREAU, *Histoire de l'Isle de Corse*, Berne 1779, t. II,; PRATO, B., *Giornale della Città di Livorno*, manuscrit, Livorno, Biblioteca Labronica, t. VI, p. 232, t. VII, p. 316.

FRANCESCHI, Giovanni (v. 1698 - ?). Fils de Mattheo et de Hieronima. Il quitta la Corse à l'âge de douze ans sur une tartane génoise, d'où il se rendit à Livourne. De là, il prit une autre tartane pour la ville

de Zanesi, en Barbarie. Après être revenu à Livourne, il effectua de nombreux péripiés. On le retrouve bientôt à Malte. Au cours des quatre années suivantes, il embarqua sur des vaisseaux maltais pratiquant la course au Levant, ou transportant des marchandises d'Italie. À vingt-deux ans, il épousa, à Malte, Béatrice Merelin, et s'installa à Senglea, où la famille Franceschi eut quatre enfants, Grazia Maddalena (1723), Domenico Francesco (1726), Clara Maria (1728), Francesco Rosario (1738). À Malte, Giovanni Franceschi travailla avec les corsaires corses, Giacomo di Natale¹⁷ et son frère Francesco¹⁸. Il gravit les échelons de la carrière maritime et, en 1740, il était capitaine d'une felouque. À la même époque, il conservait des liens étroits avec Francesco di Natale¹⁹ avec lequel il s'engagea dans des activités corsaires près des côtes de Barbarie.

Simon Mercieca

Biblio.: *Curia Episcopalis Melitense, Acta Originalia*, 624, 15. 07. 1720; *id.*, 625, case 241, 22. 04. 1729; *id.*, case 150, 775, (année 1747); *Senglea Parish Registers*.

FRANCESCHI, Giovan Battista Cristoforo (Jean-Baptiste-Christophe), de²⁰. (Bastia 5 déc. 1766 - *id.* 19 mars 1813). Issu d'une famille originaire de Centuri établie à Bastia à la fin du XVI^e siècle, Jean-Baptiste est le fils de Caterina Rattazzi d'une famille noble d'Alessandria (Piémont) et de Giuseppe Francesco Serafino de' Franceschi, juge royal à Bastia, qui le 18 mai 1789 prononça, en qualité de président, le discours d'ouverture de l'assemblée générale des trois ordres de la Corse. Par ailleurs, la famille paternelle de Jean-Baptiste compte dans ses rangs un podestat²¹ de Bastia en 1618 et un général au service de Gênes en 1746. Après une jeunesse studieuse dans sa ville natale, le jeune insulaire fait son droit en Italie, puis embrasse dans un premier temps la carrière administrative. Ainsi, le retrouve-t-on secrétaire à l'intendance de la Corse du 10 avril 1786 au 1^{er} octobre 1791, capitaine de la garde nationale du canton de Bozio (1789), chef de bureau du département jusqu'au 10 avril 1792, puis greffier du tribunal civil de Corte (1792). Le 15 avril 1793, il s'engage comme quartier-maître provisoire au 16^e bataillon d'infanterie légère positionné en Corse. Ayant définitivement opté pour la carrière des armes, il est adjudant de place à Saint-Florent en septembre 1793, puis, le 12 novembre, rejoint le général Antoine Gentile²² comme aide de camp. Blessé au cours d'un engagement à Farinole, il est nommé, le 15 décembre, capitaine au 16^e bataillon d'infanterie légère stationné à Saint-Florent. Le 13 février 1794, alors qu'il assure la défense de Saint-Florent, il est blessé une seconde fois par les troupes anglaises qui assiègent le port. Le 1^{er} mars, il est nommé adjudant général et chef de bataillon par Lacombe

un crocevia politico, economico e militare tra l'Alfice e la costa tirreno-
nica », dans *Medioevo Saggi e Rassegne*, 24 (*La Corsica e il mondo
mediterraneo nell'età medioevale*), C.N.R. — Cagliari, 1999, p. 11-
25, *id.*, « La Corse chrétienne dans l'Église universelle des origines
à la fin du Haut Moyen Âge », in *Corsica Christiana 2000 ans de Chris-
tianisme*, Corte, Musée de la Corse, 2001, vol. I, p. 14-36.

LOMELLINO, Andria (XV^e s.). Andria Lomellino semble
avoir été élu pour la première fois en janvier 1404
comme gouverneur² de Corse en remplacement
d'Ambrogio de Marini, pour la fin du temps de sa charge.
Puis il sera élu en 1405, à la suite de Bartolomeo de
Grimaldi. Avec son frère Leonello³, principal action-
naire de la mahone⁴ de Corse, il s'engage alors résolu-
ment dans le projet d'un établissement familial dans
l'île, alors que la commune de Gênes était gouvernée
par un représentant du roi de France. Mais, peu après
la prise de Biguglia⁵ par Vincentello de Istria⁶, il doit
fuir la Corse. En juin-juillet 1407, il tente sans succès
de se tailler un fief par la conquête de l'île d'Elbe, qui
appartenait aux Appiano⁷. Il sera de nouveau gouver-
neur de Corse en 1409, puis en 1418 pour les Fregoso⁸.

Antoine Franzini

Biblio.: COLONNA DE GIOVELLINA, L., « Une famille d'évêques corsus
ou 75 ans d'histoire corse », in *B.S.S.H.N.C.*, 481484, 1929, p. 46-
49, PETRI BALBI, G., « I maonesi e la mahona di Corsica (1378-
1407) », in *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge.
Temps modernes*, 93, 1981-1, p. 154-159, 165-169.

LOMELLINO, Leonello (XIV^e-XV^e s.). Fils du noble Neapo-
lione, Leonello est un des six fondateurs de la mahone⁹
de Corse en 1378. Parmi divers autres associés, son frère
Goffredo y apparaissait en 1395, et quatre autres fils de
Neapolione: Battista, Carlo, Giorgio et Niccolò les rejoin-
taient en 1407, peu avant la conclusion de cette aventure
politico-commerciale. Appuyé dans ce projet, à partir de
1396, par son alliance avec l'occupant français de la cité
ligure, Leonello disputait à la commune ses droits sur la
Corse comme principal associé de la mahone, et recevait
finalement l'île en fief du roi de France, avec le titre de
comte¹⁰, le 9 mars 1406. Il arrivait dans l'île le 6 août,
confirmait son frère Andria¹¹ comme gouverneur et son
parent Valentino Lomellini comme lieutenant dans le
Déla des Monts. Mais tandis que la Corse revenait sous
la souveraineté de Gênes le 21 juin 1407, et que Vincen-
tello de Istria¹² prenait Biguglia¹³ ce même mois de juin
et se faisait élire comte par les insulaires, Leonello quittait
rapidement l'île. Fondateur vers 1380, de la tour de la Bastia¹⁴,
il allait marier une de ses filles, Clarissia, avec Andrea, fils
d'un seigneur du Cap Corse, Jacopo Gentile de Brando.

Antoine Franzini

Biblio.: PETRI BALBI, G., « I maonesi e la mahona di Corsica (1378-
1407) », in *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge. Temps
modernes*, 93, 1981-1, p. 154, 159, 165, 169.

LOMELLINO, Paolo (XV^e s.). Fils d'Andria¹⁵, il fonde
vers 1438, sous concession de Giano Fregoso¹⁶, alors
gouverneur de l'île, San Giorgio (l'Algajola¹⁷) site
anciennement habité, mais dépeuplé et détruit par les
pirates. Il en obtient le fief en avril 1447 du même
Giano devenu doge, avec les villages de Pigna et Spano.
Vicaire¹⁸ de la cour de justice en novembre 1441,
podestat¹⁹ de Calvi²⁰ en 1451, lieutenant de Calvi chargé
de la justice en mai 1453, il prêterait hommage pour l'Alga-
jola à l'Office de Saint-Georges²¹ en juillet 1453, et on
le voit en juin 1455 envoyé ponctuellement comme
commissaire²² à Bonifacio²³. En juillet 1456, les Catalans
ayant pillé sa forteresse, il souhaite avoir recours à la
générosité de ses parents et amis, par dérogation aux
statuts. On perd ensuite sa trace, mais on a plusieurs
témoignages pendant la seconde moitié du XV^e siècle
de la pérennité de l'installation à l'Algajola des Lomel-
lino qui semblent s'être, à cette occasion, durablement
implantés en Balagne.

Antoine Franzini

**LORENZI DE BRADI, Michel (Sartène 1869 - Campo-
morio 1945).** Fils de Marie Aurélie de Bradi et de Jean-
André Lorenzi, professeur au collège d'Ajaccio, il
entame une carrière de mi-journaliste et écrivain en
empruntant le pseudonyme de Lorenzi de Bradi. Il
est l'auteur de nombreux ouvrages dont *La vraie
Colomba* (1922) et *La vraie figure de Bonaparte en
Corse* (1927).

Eugène Gherardi

Biblio.: DEMARINI, F., « Bradi (de) », in *Armorial de la Corse*,
Ajaccio, A. Pizzola, 2003, t. I, p. 139-140.

**LORENZI, Guglielmo, dit Lorenzo Corso (Nonza v. 1734 -
La Valette 15 janv. 1799).** Fils de Giacomo Lorenzi et
de Giulia. Sa famille maternelle était réputée pour ses
activités corsaires. Trois de ses demi-frères, Gio
Francesco, Gio Giacomo et Giuseppe Maria, nés du
premier mariage de la mère de Lorenzo avec le *Nobile
Dominus* Antonio di Natali, s'étaient forgés une
réputation de « corsaires de profession ». Dans la tradi-
tion de nombreux marins, Guglielmo quitta très jeune
le domicile familial. À onze ans, il rejoignit son demi-
frère, le capitaine Gio Francesco di Natale²⁴, engagé dans
des expéditions corsaires. Le choix de Guglielmo de
devenir marin l'amena à s'installer à Malte où ses demi-
frères avaient également élu résidence. À Malte,
Lorenzi s'installa à La Valette et travailla sur le navire
de son frère Gio. Francesco, voyageant sans cesse au
Levant « a corseggiare contro l'infidele ». En 1756, il
épousa, à Malte, Angela, la fille d'Aloysius Gelfo et
de Catherine. L'information la plus intéressante à

retenir de ce mariage, en ce qui concerne la vie publique de Guglielmo, fut que son beau-père gagnait sa vie de l'activité de course. Ce mariage pourrait être le signe d'une alliance de Guglielmo Lorenzi avec des corsaires opérant à Malte durant cette période. Au cours de sa carrière professionnelle, Guglielmo Lorenzi rechercha ou obtint ses patentes de différents États, dont la Russie. En 1767, il était le capitaine de la felouque *La Victoire* avec un équipage de trente hommes. Ses relations avec la Russie étaient en passe de se renforcer. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la plupart des États chrétiens adoptèrent des lois plus restrictives pour limiter au maximum les activités corsaires. Ainsi, alors que la course était à son crépuscule et que les revenus en découlant s'amenuisaient, l'intérêt de la Russie pour la Méditerranée, et en particulier son antagonisme vis-à-vis de l'Empire ottoman offrit à Guglielmo Lorenzi et aux autres corsaires insulaires un regain inattendu pour leurs activités de course.

En 1781, Guglielmo Lorenzi mena une action des plus hardies pour laquelle Grigory Krayevsky lui attribua le titre de « glorieux corsaire Guglielmo », et qui fut probablement l'événement déterminant qui poussa les Russes à requérir ses services dans leur lutte contre les Turcs. Krayevsky relata que la petite frégate de Lorenzi, avec un équipage réduit de soixante hommes, avait attaqué une frégate turque beaucoup plus grosse équipée de deux cents hommes et commandée par les officiers les plus réputés de la course en Méditerranée. Cette action d'éclat permit à Lorenzi de recevoir la première acclamation publique du règne du grand maître de l'époque, le Français Emmanuel de Rohan Polduc, qui fit de Lorenzi un donat de l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean.

L'apogée des relations de Lorenzi avec la Russie date des années 1780, quand le général russe I. A. Zaborovsky, basé à Trieste, s'assura ses services pour la marine russe. En 1789, il dirigea une escadre qu'il avait formée à Malte, composée de sa frégate *Santa Ursula* et la *Fama* avec un équipage d'environ deux cents hommes, et cinquante-six canons, et de trois autres navires financés par le gouvernement russe qui lui furent fournis par le comte M. I. Voinovich, consul russe dans les îles grecques. Dans cette expédition navale, Lorenzi s'était adjoint l'aide d'un autre Corse, Angelo Franceschi, son partenaire dans les expéditions corsaires des cinq années précédentes.

Le plan russe était de convaincre le bey d'Égypte de se révolter contre l'autorité turque. Le rôle dévolu à Lorenzi était de couper l'approvisionnement d'Istanbul en provenance d'Égypte, afin de préparer le terrain à la révolte égyptienne tant attendue. Les

manœuvres militaires commencèrent en avril. L'escadre russe était commandée par le capitaine Lambro-Caccioni. Les débuts de la guerre, d'après A. Brückner, furent favorables aux Russes, puisqu'ils « parvinrent à arrêter la progression des Turcs, détruisant plusieurs vaisseaux turcs sans subir de pertes substantielles ». Cependant, à partir du mois de juillet, la guerre tourna en faveur des Turcs. L'escadre de Lorenzi, qui à cette époque était passée à neuf bâtiments, rencontra une flotte turque forte de quatorze bâtiments au large de Chypre. Elle fut défaite et Lorenzi contraint de se réfugier dans l'île de Largentière (Kimolos) où il put réparer ses navires avant de faire voile en direction de Malte et Syracuse. Ses efforts furent relatés et appréciés en Russie. En 1792, il fut fait chevalier de l'ordre russe de Saint-Georges. On lui attribua également le titre de colonel des troupes de Sa Majesté l'Impératrice de Russie, pour la vaillance et le courage dont il fit preuve contre les Turcs.

Les relations de Guglielmo Lorenzi avec la Russie continuèrent pendant les années suivantes dans la mesure où, après l'arrivée des troupes françaises à Malte en 1798, il était considéré par les Maltais comme un agent russe à Malte, œuvrant pour la prise de Malte par les Russes. Cette année-là, l'épouse de Lorenzi mourut, le 23 juin. Cet événement fut probablement déterminant dans la décision qu'il prit de rejoindre les forces maltaises opposées aux Français. En effet, désormais Lorenzi pouvait adopter une position ferme contre le gouvernement républicain français puisqu'il n'avait plus de liens familiaux à Malte.

En juin 1798, Malte fut prise par les troupes françaises menées par le général Napoléon Bonaparte*, en route pour l'Égypte. Les réformes instaurées par les Français à partir de cette date, en particulier la fermeture d'un grand nombre de couvents, la spoliation des églises locales de leurs richesses, et la réforme des baux agricoles entraîna une révolte de la campagne le 2 septembre 1798, qui amena les Français à chercher refuge dans la ville fortifiée de La Valette et dans ses faubourgs, d'où ils ne partirent qu'après leur reddition aux troupes anglaises, en 1800. C'est avec cette révolte en toile de fond, que Lorenzi devint un des principaux acteurs de la lutte contre les Français.

Lorenzi, qui était hors de La Valette au moment du soulèvement, pensait que l'insurrection échouerait si les Maltais étaient livrés à eux-mêmes. Il était favorable à une intervention russe. Il s'arrangea donc pour retourner dans la ville assiégée afin d'y organiser la révolte. Le plan prévoyait une insurrection interne qui devait aboutir à l'ouverture des portes de la cité et à la prise du palais du gouverneur français. Il échoua totalement. Le signal

qui devait être donné par Lorenzi, et qui consistait à faire sonner les cloches, ne se produisit pas. Les rebelles commencèrent à s'agiter et attirèrent l'attention de soldats français. Parmi les leaders arrêtés, Guglielmo Lorenzi fut traîné en cour martiale. Il ne nia pas être le meneur de cette conspiration et fut suffisamment loyal et courageux pour ne dénoncer aucun de ses compagnons. Il se retrouva devant le peloton d'exécution au matin du mardi 15 janvier 1799 dans le square principal de la ville, que l'administration française avait rebaptisé place de la liberté.

Simon Mercieca

Biblio.: Curia Episcopalis Melitense, *Acta Originalia*, 793, (1756), case 215, 06-9-1756; BONELLO, G., « Guglielmo Lorenzi, Chevalier from Malta of the Russian Order of St George », in *A Journey Through the Centuries. Historical Discoveries in Russo-Maltese Relations*, Malta, Ed. by E. Zolina, 2002, p. 102-109; BRÜCKNER, A., « Russlands Politik im Mittelmeer 1788 und 1789 », in *Historische Zeitschrift*, Munich, 1872; ELLIOT-MICALLEF, R., « Guglielmo Lorenzi: a Malta-based Corsican corsair with Russian Connections » in *A Journey Through the Centuries. Historical Discoveries in Russo-Maltese Relations*, Malta, Ed. by E. Zolina, 2002, p. 110-117; id., « On the Trail of Guglielmo Lorenzi. Unravelling some family connections in Malta », in *The Sunday Times*, January 17, 1999, p. 42-43; TESTA, C., *The French in Malta 1798-1800*, Malta 1979.

LORENZONI, Marcel (2. Bastelica 24 juin 2000). Ancien parachutiste, militant de l'A.R.C., Marcel Lorenzoni fait partie le 22 août 1975 du groupe de militants qui occupe la cave d'Aleria avec Edmond Simeoni. L'affaire de Bastelica de janvier 1980 commence quand un commando de « barbouzes », venu l'enlever dans son village, est fait prisonnier par les nationalistes. Marcel Lorenzoni dirige le groupe qui finit par se rendre aux forces de l'ordre dans l'hôtel Fesch. Condamné, alors que ses agresseurs restent en liberté, il est amnistié en 1981. Il milite ensuite à la Cuncolta, où il ne parvient pas à s'imposer. Syndicaliste agricole, militant pour la modernisation de la filière porcine, il est arrêté le 9 février 1998 dans le cadre de l'enquête sur l'assassinat du préfet Erignac², qui s'oriente alors vers une prétendue « piste agricole ». Mis hors de cause après 18 mois de détention, il décède lors d'une tragédie familiale qui emporte aussi son fils.

Jean-Marie Arrighi

LORENZO CORSO. Voir **LORENZI, Guglielmo**.

LORRAIN, Jean, Paul Duval dit (Fécamp 1885 — Paris 1906). Cultivant l'originalité représentative du décadentisme, il se rend en Corse en 1901 (décembre) et 1905 (août) avec le dessein de réparer les effets dévastateurs de la drogue et de l'alcool. Il relève dans *Heures de Corse* la latinité des Corses (« La race, ici, est bien

latine ») qu'il associe à l'amour de la vie et à la proximité des morts honorés par des sépultures semblables à celles de la « voie Appienne ». Dans un style agréable, il reprend les poncifs chers à son époque tels que la « lumière d'Afrique », les « maisons arabes », « la mélodie du muezzin », les « femmes aux yeux sauvages », « les oasis de châtaigneraies », « la paresse du paysan corse »... Cette confusion exotique s'épanouit dans la formule : « l'Arabe au pied du palmier, le Corse au pied du châtaignier ».

Jean-Dominique Poli

Biblio.: LORRAIN, J., *Heures de Corse*, Paris, Sansot, 1903.

LOTA, Jean-François, Régis, Vincent (Bastia 20 déc. 1890 — Marseille 22 avril 1971). Fils de Marie-Françoise née Lota et de Marie-Vincent-Antoine-Hyacinthe Lota, Jean-François décroche une licence de lettres et un doctorat en droit (1928). Ayant opté pour la préfecture, il exerce les fonctions de préfet du Loiret (1945). Jean-François Lota est admis à la retraite en 1951 et est promu préfet honoraire l'année suivante.

Eugène Ghetard

Biblio.: BARGETON, R., « Lota Jean-François-Régis-Vincent », in *Dictionnaire biographique des préfets (sept. 1870 — mai 1982)*, Paris, Archives nationales, 1994, p. 364-365.

LOUIS LE PIEUX (778-840). Empereur d'Occident (814-840). Fils de Charlemagne² à qui il succède en 814. Partisan d'un empire théocratique et unifié, il règle sa succession par l'*Ordinatio Imperii* de 817 en confiant la charge impériale à son fils aîné Lothaire à qui ses frères cadets doivent se soumettre, au mépris des traditions franques de partage égalitaire. La situation se complique avec la naissance d'un nouvel héritier, Charles (le chauve), pour aboutir à une révolte des fils contre le père en 829. Le conflit conduit à l'implosion de l'empire en trois parties. Lothaire conserve le titre impérial et un vaste territoire allant de l'Italie à la Belgique et englobant les capitales impériales d'Aix-la-Chapelle et Rome. Le règne de Louis correspond à une période particulièrement obscure de l'histoire corse. L'île est alors sous domination sarrazine et de nombreux habitants s'exilent à Rome. L'empereur confie la défense de la Corse au comte Boniface² de Toscane qui y mène des expéditions contre les Maures (828). Son fils Albert, marquis de Toscane et « tutor corsicae » poursuit la lutte. C'est en 816, que Giovanni della Grossa² place l'intervention en Corse d'Ugo Colonna² qui chasse de l'île le roi maure Nugolone, mais il n'existe aucune preuve historique de ces événements.

Philippe Colombani

Biblio.: GROSSA, G., della, *Chronique médiévale corse*, trad. M. Giacomo-Marcellesi et A. Casanova, Ajaccio, La Marge, 1998;

d'abord chirurgien issu de la faculté de Montpellier, il poursuit ses études à Paris où il devient docteur à près de trente ans.

C'est cependant le chercheur en domaine corse qui nous intéresse particulièrement ici, puisque sa réussite professionnelle permit à Antoine Mattei de réunir un ensemble de documents historiques, iconographiques et philologiques de valeur, puis de créer en 1877 les *Annales de la Corse* qu'il publia pendant quelques années régulièrement. À vrai dire, les articles, notices et commentaires que notre médecin produisit sur ces documents ne présentent pas pour le lecteur d'aujourd'hui des révélations notables, et comportent même quelques lacunes ou incohérences aux yeux des spécialistes. Sans être aussi sévère, nous relèverons plutôt dans cet ensemble des éléments susceptibles de reconsidérer l'apport de Mattei : ainsi l'ouvrage intitulé *Proverbi, Detti e Massime Corse* (Proverbes, Locutions et Maximes de la Corse) précédés d'une étude sur le Dialecte de cette île (publié chez Maisonneuve à Paris en 1867) n'est-il pas une mince contribution à l'étude du corse, compte tenu du niveau général d'appréhension de ces questions à l'époque. Les idées de l'auteur sur les fonctionnements de la langue doivent être aujourd'hui révisées à la lumière de ce que les linguistes contemporains ont expliqué, mais son enthousiasme, sa foi et parfois quelque belle intuition méritent d'être rappelés ; ainsi lorsqu'il présente dans sa revue *L'Avenir de la Corse* le fameux *Risposte, motti e barle del celebre Minuto Grosso* de Marchi, se plaint-il de ce que le recueil ait été écrit en italien et non en corse : « Pendant que dans notre siècle les peuples les plus éclairés du vieux monde se font une gloire de montrer par écrit le dialecte de leurs premiers aïeux, nous ne devons pas rougir d'écrire le nôtre [...] car le dialecte est le plus ancien et le plus solide de nos documents historiques. »

Jacques Fusina

Biblio. : MATTEI, A., *Proverbi, Detti e Massime Corse* (Proverbes, Locutions et Maximes de la Corse) précédés d'une étude sur le Dialecte de cette île, Paris, 1867 ; id., *Notice historique sur la Corse*, Paris, 1869.

Le médecin. Il fit ses études à Montpellier puis à Paris où il obtint son doctorat en chirurgie en 1846. Installé dans un premier temps à Bastia il dirigea le service d'obstétrique de l'hôpital puis devint médecin légiste à la cour d'appel et enfin médecin inspecteur des eaux thermales du Fiumorbo (Pietrapola) et professeur d'obstétrique à l'école départementale d'accouchement. En 1855, il s'établit à Paris afin de diffuser le résultat de ses travaux. Il fonda une clinique d'accouchement et devint professeur libre à la faculté de médecine. Il illustra en obstétrique la médecine française par la mise au point de la « manœuvre externe » laquelle

permet, en fin de grossesse, de rétablir les mauvaises positions du fœtus. Il publia de très nombreux articles et ouvrages spécialisés, en particulier une *Clinique obstétricale*, travail encyclopédique dont l'édition, commencée en 1862 est restée inachevée.

Paul Gherardi

Biblio. : Anonyme, *Le docteur Mattei, biographie nationale des contemporains rédigée par une société de gens de lettres*, Bastia, éd. Les Arts graphiques modernes, 1962.

MATTEI, Antoine Jean. Voir **GIOVANNI DA CALVI**

MATTEI, Charles (Bastia 23 fév. 1889 – Marseille 20 juin 1973). Issu d'une famille du Cap Corse, de Barrentali, Charles Mattei constitue l'une des références corses dans le domaine médical. Formé à l'école de médecine de Marseille, il gravit sur concours tous les échelons qui le conduisent au mandarinat : docteur en médecine en 1914, médecin des hôpitaux en 1920, chargé du cours d'anatomie pathologique jusqu'en 1926, titulaire de la chaire de thérapeutique en 1928 puis de celle de clinique médicale à compter de 1935 jusqu'en 1961, année de sa retraite. Membre de nombreuses sociétés médicales, l'Académie nationale de médecine l'admit en son sein en 1962 ; il est l'auteur de très nombreux travaux dont un *Traité de clinique médicale en trois volumes* publié en 1942.

Il était par ailleurs officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand, ainsi que des Palmes académiques.

Paul Gherardi

MATTEI, Francesco (? v. 1657 – ?). Le Corse Francesco Mattei était le fils de Luca di Matteo et Agnesa. À 12 ans il quitta le domicile familial pour aller à Livourne d'où il fit voile pour Candie. Il y demeura une année entière, durant laquelle il ne cessa de voyager vers l'île de Zante. Après la prise de Candie par les Turcs en 1669, il transféra sa résidence à Venise, où il resta cinq mois, à l'issue desquels il retourna à Livourne, puis en Corse. De Corse, il partit sur un petit navire corsaire, commandé par un certain Giovanni, sur lequel il travaillait comme *muzzo*. Francesco exerça alors l'activité de corsaire pendant six mois. Après quoi, il vint à Malte pour un court séjour, puis quitta l'île et retourna à Livourne, d'où il déménagea pour Lisbonne. Il revint ensuite à Livourne, à Venise et enfin à Malte. De cette île, il fit un nouveau voyage à Marseille, et s'en retourna à Malte après quatre mois. En 1681, Francesco Mattei épousa Evangelista Cornelio et élit domicile dans la ville de Senglea. De ce mariage naquirent six enfants : Marcellina, Pietro Antonio, Gio Batra (mort-né), Aloisio, Giuseppe. Un tel mariage signifiait un changement de

fortune pour Francesco. En effet, Evangelista était la fille d'un propriétaire de navires bien établi, *Padron Onorato Cornelio*. En 1695, Francesco possédait une tartane et en 1699 un vaisseau, tous deux armés pour la course au Levant.

Simon Mercieca

Biblio.: Dictum AO 579 (1680) case 201; Dictum, in *Curtia Episcopalis Melitense Acta Originalia* 714 (1699-1700) case 176.

MATTEI, François (1866-1967). Un siècle de vie pour un siècle d'entreprise, ainsi pourrait-on brièvement résumer le parcours original de François Mattei, né quatre ans avant le commencement des activités de son cousin et futur beau-père Louis-Napoléon Mattei², qu'il rejoint à partir de 1895. Dès lors son destin et celui de l'entreprise se confondent jusqu'en 1960, date de sa démission en tant que premier gérant. Il est alors âgé de 95 ans ! Le fait que ce « capitaine d'industrie » ait pu mener à bien son entreprise jusqu'au terme de sa propre vie démontre à la fois la force et la limite du système familial qui fonde l'entreprise Mattei. Au début, et à chaque détour de l'aventure Mattei, se trouvent les liens du sang. L'endogamie familiale se met au service de ce capitalisme de l'émotion, du goût, il y aurait beaucoup de pages à écrire sur ces productions vouées aux plaisirs autour du « mode de perpétuation à maison » où un héritier mâle est élu à la fois pour l'héritage, le patrimoine, la succession et la direction de l'entreprise, système qui s'écarte de la « coutume » insulaire et dont l'objectif est d'éviter le morcellement de l'affaire tout en maintenant « l'étendard » du nom. François Mattei, cousin germain de Louis-Napoléon devient son gendre en épousant Marie-Thérèse, l'une des cinq filles du « père fondateur ». Élu parmi les beaux-fils, fait « fils », il n'aura pas de fils et ne s'en inventera pas. Il est vrai que l'homme sort de l'ordinaire et va au-delà des dispositions perçues par son beau-père. Le même esprit d'entreprise, le même appétit commercial, la même créativité dans la conception des produits et dans leur promotion (voir les soins méticuleux portés à la publicité, à la défense des marques, à la participation aux grands rendez-vous des expositions universelles, coloniales) animent les deux hommes d'affaires. Une cinquantaine de médailles d'or ou d'argent jalonnent la carrière du célèbre apéritif Mattei Cap Corse créé en 1895 par Louis-Napoléon : Paris (1900), Londres (1908), Bruxelles (1910), Turin (1911), Marseille (1922), Paris (1931). Les produits Mattei parcourent le monde, les exportations stimulent les chiffres d'affaires, et dominent les revenus liés au marché intérieur. L'espace de l'entreprise Mattei se répand sur les cartographies intercontinentales dessinées par la diaspora corse.

L'expatriation des hommes accompagne la vente à l'étranger des produits. Mattei s'implante d'autant plus facilement dans l'empire français que les Corses y sont largement présents.

Les Mattei s'insèrent dans l'économie coloniale avec un certain brio. L'entreprise se développe durant les années précédant la Première Guerre mondiale alors que la part du marché colonial des vins dans l'ensemble du commerce colonial français ne dépasse pas 10 %. Elle est ensuite portée par la croissance régulière de ce marché jusqu'à la veille du second conflit mondial. Cependant, après 1918, François Mattei doit dominer une situation rendue difficile par les effets négatifs provoqués par la structure inflationniste de la France qui provoque l'augmentation des charges, les problèmes dus aux transports et aux règlements douaniers, les changements dans la structure de la consommation (apparition de nouveaux produits) et le développement de la concurrence, enfin par la réduction progressive de la demande coloniale.

Malgré les savoir-faire de gestionnaire et l'expérience de son leader, les années cinquante, puis les années soixante, sont marquées par des difficultés structurelles croissantes activées par la mutation et la spécialisation du marché des apéritifs (le pastis gagne sur les « vins cuits »). Le marché se referme sur le produit et l'espace du Cap Corse se restreint de plus en plus à l'île.

Durant cette longue période, le devenir commercial est largement tributaire du devenir familial des Mattei, et notamment des conflits et des choix opérés en matière de transmission du patrimoine.

C'est bien la double union, par le sang et par l'alliance, qui sert de socle au devenir de l'entreprise, qui peut expliquer autant son dynamisme que les contraintes et les freins auxquels elle s'est heurtée. La fin du cycle familial Mattei (après 1967) résulte à la fois de la mort de François et de la vente de l'entreprise par ses héritiers. Au-delà, elle sanctionne l'incapacité du premier à transmettre car prisonnier à la fois d'une vision autoritaire et forcément peu « partageuse » du pouvoir et de conjonctures négatives à répétition. De l'homme qui voulut poser une immense bouteille de Cap Corse sur l'îlot de la Giraglia, à quelques encablures du petit port de Barcaggio, résidence estivale familiale, il reste d'une part les bouteilles de Cap Corse qui firent, à Alger puis à Paris, les délices de Fernand Braudel, le grand historien de la Méditerranée, exposées dans ce magasin baroque de la place Saint-Nicolas de Bastia, produites et vendues en Corse par d'autres capitalistes capcorseins, bastiais ; d'autre part, des descendants devenus producteurs de vins de qualité ; enfin, un énorme capital symbolique : « l'inven-

NAPOLÉONIDES. Voir BONAPARTE.

NARBONNE-PELET, Jean-François, comte de (Saint-Paul-Trois-Châteaux, Drôme, 1725 → 1804). Le maréchal de camp qui débarque en Corse à la fin du mois de mai 1768 s'était illustré sur bien des champs de bataille européens et notamment à l'armée du Rhin, à Fritztar, où à la tête de son régiment de grenadiers il arrêta en 1762 les Prussiens pendant trois jours, permettant ainsi au duc de Broglie de dégager l'armée qui menaçait d'être coupée.

Son rôle dans la conquête de l'île consista essentiellement, dans le cadre des opérations combinées qui devaient aboutir à la victoire française à Ponte Novo², à fixer les forces nationales du Sud en organisant depuis Ajaccio une marche vers Bocognano.

Après la conquête, il brigue la succession de Vaux³, mais on lui préfère Marbeuf⁴ et il doit se contenter du commandement en second avec autorité sur le Delà des Monts. Nullement résigné et cultivant une profonde animosité envers le commandant en chef qu'il n'hésite pas à qualifier de tyran, il tisse sa toile depuis Ajaccio et s'ingénie à se constituer un parti dans ce Sud qui a toujours refusé la primauté bastiaise. D'un abord facile et se prévalant d'une parenté par sa mère avec les maréchaux d'Ornano, descendants de Sampiero Corso⁵, il n'a aucun mal à attirer à lui tous ceux que la poigne de fer de Marbeuf inquiète.

Une première occasion se présente durant l'été 1772, lorsqu'il est conduit à assurer l'intérim de Marbeuf qui a dû se rendre à Versailles. Aux états assemblés le 15 juillet 1772 à Bastia, il laisse entendre que des erreurs ont été commises par le commandant en chef dont la Corse a injustement souffert. Il fait même courir le bruit que ce dernier est disgracié et qu'il ne va pas tarder à le remplacer. On vit alors beaucoup de gens influents du Decà des Monts, farouches partisans de Marbeuf, comme les Petriconi, les Casabianca⁶ ou les fils de Simon Fabiani⁷, rejoindre celui qu'ils pensaient être le nouveau dispensateur des faveurs versaillaises. Le retour de Marbeuf, conforté par la confiance royale et désormais secondé aux principaux postes par des hommes sûrs, presque tous originaires comme lui de Lorraine, met provisoirement fin aux espoirs de Narbonne et aux cabales. Elles ne tarderont pas à rebondir.

Consécutivement au soulèvement du Niole⁸ en 1774, la sanglante répression, qui s'étendit aux piev⁹ avoisinantes, fut, il est vrai, initiée par Marbeuf, mais lorsque ce dernier dut se rendre à nouveau à Versailles, à l'occasion du décès de Louis XV, il laissa à son rival le soin de poursuivre la « pacification ». Secondé par Sionville¹⁰, Narbonne s'y distingua par une extrême cruauté s'atta-

quant même aux femmes et aux enfants pour atteindre les rebelles et autres réfractaires réfugiés au maquis et trop souvent qualifiés de « bandits » (Mirabeau). Ses partisans n'hésitèrent pas pourtant à affirmer que sa conduite ferme mais juste avait fait autant de bien en quelques mois que la « douceur » de M. Marbeuf avait fait de mal en trois années (José Colombani). En fait ceci contribua à renforcer le parti narbonniste qui, en 1775, contrôla les états. Bien que présidés par Marbeuf, ils élurent trois députés dévoués au commandant en second pour aller porter au roi les doléances de la nation et officiellement pour demander le rappel du commandant en chef.

Leurs critiques excessives ainsi que les maladroites de M^{re} de Guernes¹¹ indisposèrent le gouvernement qui renouvela sa confiance à Marbeuf et rappela Narbonne. Malgré une dernière tentative de ses partisans aux états de 1777, c'en était bien fini de ses ambitions; désormais Marbeuf allait pouvoir gouverner en maître.

Antoine Laurent Serpentin

Bibli.: ANTONETTI, P., *Histoire de la Corse*, Paris, Robert Laffont, 1973; COLOMBANI, J., *Aux origines de la Corse française. Politique et institutions, 1769-1789*, Ajaccio, 1978; HOEFER, (dir.), *Nouvelle biographie générale*, Paris, Firmin Didot Frères, Fils & Cie Editeurs, 1840; ROVERE, A., in *Le Mémorial des Corses*, dir. F. Pomponi, t. II, Ajaccio, 1982.

NASICA, Santi (Toussaint) (? 1789 - Bastia 3 déc. 1850)

Originaire de Prato di Giovellina, près de Corte, ce fin lettré accomplit une carrière judiciaire relativement importante. Avocat à Bastia depuis le mois de mai 1816, il est nommé substitut du procureur du roi à Calvi le 6 août 1819 et prête serment le 10 septembre. Le 22 janvier 1821, il devient juge d'instruction à Ajaccio. Nommé président au tribunal de Sartène le 14 mai 1829, une ordonnance du 2 août 1836 lui conféra la présidence du tribunal de Corte. Sa carrière s'achève comme conseiller à la cour d'appel de Bastia. Il meurt en 1850. Son neveu, l'abbé Nasica, fut, en 1852, à l'origine de la publication posthume des *Mémoires sur l'enfance et la jeunesse de Napoléon*, dédiées à « Son Altesse Impériale le Prince Président ».

Eugène Gherardi

Bibli.: NASICA, T., *Mémoires sur l'enfance et la jeunesse de Napoléon, jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, précédés d'une notice historique sur son père*, par T. Nasica, conseiller à la cour d'appel de Bastia, chevalier de la Légion d'honneur, dédiés A. S. A. T. le Prince Président, par l'abbé Nasica, Paris, E. Leclercq éditeur, 1852, XV, 406 p.

NATALE, Giacomo, di (Nonza 23 nov. 1704 - ? 1754), Fils d'Antonio di Natale et de Giulia Curio. Ses frères étaient les célèbres corsaires Gio. Francesco di Natale¹ et Guglielmo Lorenzi (en fait son demi-frère).

À cette époque, dans toutes les îles de la Méditerranée, les occasions de se faire employer étaient rares. On pouvait devenir corsaire, pêcheur ou marin sur des bateaux de guerre ou des navires marchands. C'est ce dernier choix que fit Giacomo. À Gênes, il trouva à s'embarquer sur une tartane marchande. Ses compétences sur le plan maritime furent immédiatement remarquées, et son ascension fut très rapide; dès l'âge de 25 ans, il était déjà capitaine d'une tartane marchande. En fait, en 1729, il navigua pour la première fois vers l'île de Malte à bord d'une tartane marchande battant pavillon de Gênes. En 1730, il décida de quitter la Corse et comme bien des insulaires, il choisit d'exercer l'activité de corsaire, parce qu'économiquement la plus rentable. Il s'associa avec le corsaire Francesco Di Giovanni² opérant au Levant. En 1730, il fut employé comme capitaine d'un bateau armé pour la course au Levant et ce jusqu'en 1736. Puis il décida de s'installer à Malte, et plus précisément à La Valette, la capitale de l'île. À Malte, l'activité de corsaire contribua à enrichir davantage Giacomo. La présence d'autres Corses sur l'île l'aidera à créer une *societas* ou compagnie. Dès lors, il lui fut possible de confier son bateau à un autre corsaire corse, le capitaine Geronimo Preziosi. L'activité de Giacomo en mer était entachée d'illégalité car son activité de corsaire se rapprochait de la piraterie. Les corsaires étaient censés n'attaquer que les navires musulmans, or le *vascello* de Giacomo attaquait aussi les bateaux anglais, français et ceux des chrétiens orthodoxes. Aussi fut-il l'objet de poursuites pour activités criminelles. Le 18 août 1738, un procès lui fut intenté pour avoir attaqué des bâtiments de chrétiens orthodoxes. Pour d'obscures raisons, les chevaliers de Malte acceptèrent de fermer les yeux sur ces dérives contraires à la pratique générale en Occident. Cependant en 1745, le *vascello* de Giacomo fut saisi à port Mahon car il transportait des marchandises prises à des négociants français. En fait, ses aventures maritimes ne furent pas toutes marquées du sceau du succès et, vers 1745, son vaisseau fut abordé près de l'île de Pares, dans l'archipel grec, par un navire turc. À Malte, Giacomo di Natale résida dans la rue principale de La Valette – précisément à la Strada Reale. Le 13 novembre 1751, il épousa Margherita d'Arena. Elle était la veuve de Dominus Uglinus Camenzuli et la fille de Dominus Antonio d'Arena et de Clara. En 1753, le couple eut un fils prénommé Antonio Fabrizio Joseph. Le fait qu'Antonius Fabrizio Grech, le principal avocat du grand maître, soit choisi comme parrain de l'enfant montre que Giacomo était très respecté à Malte, et qu'il avait réussi à établir des

contacts importants avec le centre du pouvoir et même avec le grand maître de l'époque, le portugais Manoele Pinto de Fonseca. Malheureusement le fils de Giacomo mourut encore enfant en 1754. La même année que son père qui lui était âgé de 50 ans.

Simon Mercieca

Biblio. : ELLUL-MICALIEF, R., « On the Trail of Guglielmo Lorenzi: Unravelling some Family Connections in Malta », in *The Sunday Times*, January 17, 1999; *Curia Episcopalis Melitense, Acta Originalia*, 766, case 19, (1740).; *id.*, 772, case 224, (1745).; *id.*, 766, case 19, (1740).

NATALE, Gio. Francesco, di (Nonza v. 1710 – Livourne v. 1753). Fils d'Antonio et de Giulia di Natale. Son frère, Giacomo di Natale² était aussi un corsaire et c'est probablement sous la tutelle de ce dernier que Gio. Francesco fut initié aux activités maritimes et à la course. En 1738, il déposa une demande de patente de course à Malte. Elle lui fut dûment accordée; elle stipulait qu'il aurait à exercer son activité du Cap Misirata jusqu'au détroit de Gibraltar et au royaume du Maroc, sur l'embarcation *La Bienheureuse Vierge du Rosaire* appartenant à son frère Giacomo. Ce dernier étendit ses opérations jusqu'au Levant, et profita de la politique laxiste vis-à-vis des corsaires maltais pour, sans le moindre scrupule, attaquer des bâtiments grecs orthodoxes et s'emparer de leurs marchandises! Entre 1739 et 1741, Gio. Francesco devint capitaine de son propre bâtiment et opéra au Levant. L'année suivante, il concentra ses activités sur la côte barbaresque. Son ascension fut fulgurante et la course semble lui avoir beaucoup rapporté puisqu'en plus de son vaisseau, il opérait avec une escadre d'au moins deux felouques. Il exerçait ses activités de course aussi bien en été qu'en hiver. Sa zone d'activité privilégiée était l'espace maritime compris entre Chypre, la Syrie et l'Anatolie. En 1741, Gio. Francesco affronta deux galères d'infidèles durant près de sept heures et son escadre essuya de lourdes pertes humaines. En 1742, il s'empara d'un bateau qui transportait de l'huile près de la côte tunisienne. En 1743, son brevet qui venait à expiration fut immédiatement renouvelé. Son activité de course se perpétua d'ailleurs sous d'autres pavillons, en particulier celui du roi de Sardaigne, puis du prince de Monaco. Cependant, cette expérience ne dura pas, puisque, dès 1747, il revint à Malte, œuvrant comme corsaire sur sa felouque, et s'emparant de bateaux musulmans sur les côtes de Barbarie. Puis, il s'installa à Malte de façon permanente avec toute sa famille. Dans l'intervalle, Gio. Francesco était retourné en Corse où il devint, en 1741, un des chefs de la révolte contre la République de Gênes. Dans ses efforts pour libérer l'île de la domination génoise, Gio. Francesco, en 1746, commença à entretenir à

Malte des contacts officiels avec Grech, l'avocat du grand maître concernant la possibilité d'annexion de la Corse à Malte. Gio. Francesco devint l'interlocuteur privilégié avec les révoltés corses et l'intermédiaire, en particulier à propos de cette affaire, entre le marquis Francesco Maria Colonna et l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Peut-être, est-ce l'implication directe de Gio. Francesco dans la révolte contre Gênes qui déclencha un changement si important dans sa vie, car au début de 1740, il renonça à ses engagements maritimes pour une vie plus sédentaire et il installa sa famille à Malte. Comme son frère Giacomo, il s'était marié tardivement. En 1742, les registres paroissiaux de l'église de Porto Salvo à La Valette, enregistrent la naissance d'Antonio Maria, Giuseppe, Saverio, le fils de *Domini* Joanne Francesco di Natale et Domina Maria Luri. Cet acte, qui non seulement révèle que Gio. Francesco était déjà marié à son arrivée à Malte, montre en outre qu'il bénéficiait d'une grande estime dans la communauté de La Vallerie puisqu'il portait le titre de *Dominus*, habituellement réservé à la bourgeoisie. En 1745, naquit à Malte sa deuxième fille prénommée Maria Julia. En 1747, la famille déménagea de La Vallerie à la ville portuaire de Senglea, où le couple eut trois autres enfants : Vincenzo, Caterina et Columba. En 1764, son expérience de la mer et l'estime que lui portaient les chevaliers lui permirent d'obtenir le commandement de la galère *Santa Caterina*, ainsi que la responsabilité de l'escadre maritime complète de l'ordre de Saint-Jean.

Francesco Antonio mourut à Livourne, vraisemblablement avant 1753, lors d'un voyage qu'il avait entrepris entre la Corse et l'île de Malte dans le but de rendre compte de ses entretiens avec des fonctionnaires français.

Simon Mercieca

Biblio. : BONO, S., *Corsari nel Mediterraneo Cristiani e musulmani fra Guerra, schiavitù e commercio*, Milano, 1993 ; EARLE, P., *Corsairs of Malta and Barbary*, London, 1970 ; CLISSOLD, S., *The Barbary Corsairs*, London, 1977 ; ELLUL-MICALLEF, R., « On the trail of Guglielmo Lorenzi. Unravelling some family connections in Malta », in *The Sunday Times*, January 17, 1999, p. 42-43 ; MALLIA MILANES, V., *Venice and Hospitaller Malta 1530-1798 Aspects of Relationship*, Malta 1992 ; *Parish Records of Senglea's Parish Church*.

NATALE, Joseph Maria, di (Nonza 1722 - ?). Joseph Maria de Natale est le fils d'Antonio di Natale et de Giulia, le frère de deux des plus fameux corsaires du XVIII^e siècle, Giacomo^o et Gio. Francesco di Natale et le demi-frère de Guglielmo Lorenzi^o, qui était lui aussi un corsaire de renom. Ainsi que ses deux frères, il gagna sa vie dans les activités maritimes, et, comme eux, il chercha fortune dans la course et le commerce maritime. Il devint propriétaire d'un bateau, sur lequel

il employait des compatriotes originaires de son village de Nonza. Ses réseaux de commerce étaient étendus, et il avait des relations et des agents dans le Sud de la France, à Gênes et même à Malte. Il se rendait fréquemment à Malte. En 1740, il vivait à La Valette, mais, ainsi qu'il le déclara lui-même lors d'un procès tenu à Malte, son séjour dans l'île était temporaire. Il retourna à Malte en 1745, en septembre de cette même année, sur une tartane napolitaine la *Sainte-Anne*. Son arrivée coïncida avec la naissance d'un enfant de son frère Gio. Francesco di Natale, qui lui demanda d'en être le parrain.

Simon Mercieca

Biblio. : *Curia Episcopalis Melitense, Acta Originalia*, 766, case 19 ; (1740) ; id., 768 (1742/43), 6 June 1742.

NATALELLI, Ange-François, Antoine, Joseph (Ajaccio 29 août 1886 - ? 1939). Fils de Marie-Dominique Melgrani et de Jacques Natalelli, Ange-François décroche une licence en droit (1914). Ayant opté pour la carrière préfectorale, il exerce tour à tour les fonctions de préfet de l'Aube (1930), de l'Orne (1931), de la Meuse (1934).

Eugène Gherardi

Biblio. : BARGETON, R., « Natalelli Ange-François-Antoine-Joseph », in *Dictionnaire biographique des préfets (sept. 1870 - mai 1982)*, Paris, Archives nationales, 1994, p. 412-413.

NATALELLU DI RUSIU. Voir SAROCCHI, Natalellu.

NATALI, Giovan Natale (Jean-Noël) (? - 1737). Originaire d'Oletta, il rejoignit avec son frère Jules la cause de Théodore^o. Nommé colonel et commandant de la pieve^o du Nebbio, il fut chargé de reconquérir cette province avec l'aide de Cervoni^o, dont il modéra souvent les ardeurs guerrières à Oletta et Saint-Florent. Proche du roi, il le protégea lors de la tentative de rapt dont il fut victime à Corte, et servit de négociateur avec les notables de Casinca qui réclamaient le départ de S. Costa^o. Il fut nommé membre de la diète chargée de gérer le royaume en l'absence du souverain. Il mourut au printemps 1737 lors d'un combat dans le Nebbio.

Vanina Houlant-Gasty

Biblio. : COSTA, S., *Mémoires 1732-1736*, éd. critique, nad. et notes R. Luciani, Aix-en-Provence, éditions Aulha, 1975 ; LE GLAY, A., *Théodore de Neuhoff roi de Corse*, Paris, Libr. Alphonse Picard, 1907.

NATALI, Giulio Matteo (Oletta 1702 - Tivoli 1782). Giulio Matteo Natali effectue ses études supérieures à Rome et y est reçu docteur *in utroque iure*, en droit civil comme en droit canon. Chanoine du Nebbio, il participe au congrès des théologiens d'Orrezza de mars 1731. On lui semble avoir défendu un point de vue modéré, celui de l'obéissance au prince.

Ses découvertes font l'objet d'une présentation lors d'une séance de la section d'archéologie du congrès de Carthage. Il est fait chevalier de la Légion d'honneur (11 juil. 1898). Revenu en France, Ordioni est promu chef de bataillon au 4^e régiment de ligne en garnison à Auxerre, sa ville d'adoption (25 déc. 1908). Ordioni prend part à la Grande Guerre au cours de laquelle il décroche plusieurs citations. Dès le début des hostilités, il est blessé (22 août 1914), puis est promu lieutenant-colonel et se voit confier le commandement du 366^e R.I. et du 15^e territorial (25 déc. 1914). Le 6 juillet 1918, il rallie l'armée d'Orient et assure dans la région de Koritza le commandement de troupes constituée de Français, métropolitains et coloniaux, et de recrues albanaises et serbes. Ses offensives sont couronnées de succès et aboutissent à la signature de l'armistice de Salonique. Commandant d'armes à Monastir, administrateur de l'armée allemande capturée à Uskub, commandant d'armes d'Uskub, commandant d'armes de Galatz en Bessarabie, Jean André Ordioni est mis à la retraite (1^{er} mars 1919). Colonel dans les réserves (26 juin 1919), commandeur de la Légion d'honneur (6 juil. 1919), l'officier corse se voit confier une délicate mission entre 1919 et 1924. Fin connaisseur des Balkans, Ordioni est nommé sur proposition du service géographique de l'armée à la présidence d'une commission interalliée devant délimiter les frontières entre la nouvelle Yougoslavie et la Bulgarie. Après s'être acquitté de cette lourde et difficile tâche, Ordioni est porté à la présidence de la délégation française auprès de la commission chargée de déterminer les frontières du royaume d'Albanie. Revenu en France, il se retire à Auxerre où il prend une part active à la vie intellectuelle. Membre de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, auteur d'un grand nombre de brochures et d'ouvrages, conférencier de talent, président de l'Association nationale des officiers en retraite, officier du Mérite agricole, officier d'Académie, Ordioni écrit dans le journal *Pascal Paoli* sous le pseudonyme de Crucione, qui est également le surnom de sa famille, et de Filius Corsicac, des chroniques très documentées sur l'histoire de la Corse. Le colonel Ordioni inocule ce goût pour l'étude et l'érudition à son fils Pierre Ordioni², haut fonctionnaire, diplomate et militaire, auteur de *La résistance gallicane et janséniste dans le diocèse d'Auxerre (1704-1760)* (1932) et de *La survivance gallicane et janséniste en Auxerrois de 1760 à nos jours* (1933).

Eugène Gherardi

Biblio.: ORDIONI, J.-A., et MAILLET, L.-G., *Un coin de la néropole d'Hadrumète*, Paris, Impr. nationale, 1904, 20 p.; ORDIONI, J.-A., *La Question indigène dans l'Afrique du Nord*, Auxerre, A. Calmus, 1911, VIII-78 p.; id., *L'Alcoolisme dans les armées*, conférence faite

aux sous-officiers du 4^e d'infanterie, le 11 février 1921, Paris, H. Paulin, 1911, IX-63 p.; id., *Le Devoir militaire. Conférence faite aux élèves de l'École normale d'Auxerre, le 1^{er} mai 1911*, Paris, H. Paulin, 1911, 56 p.; PEIGNÉ, L., « Biographie du colonel Ordioni », in *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, 87^e vol., 1933, p. 153-183.

Ordre de la Délivrance (1736). La constitution³ théodoriennne prévoyait la création d'un « ordre de véritable noblesse pour la renommée du Royaume et des vrais nationaux ». Le 23 août 1736, lors de la consulte⁴ de Venozasca, Théodore⁵ nomma les fils de plusieurs notables « Chevaliers de la Clef d'or ». Le 16 septembre, il fonda solennellement l'ordre de la Délivrance, que tout concourait à insérer dans une lignée chevaleresque traditionnelle: terminologie, rituels, règle... Il avait pour but de créer un esprit de corps entre des personnes trop souvent divisées et de leur apprendre à s'unir pour la défense du prince et de la patrie. Le roi édicta alors une règle en 27 articles, dans laquelle il se définit lui-même comme le « grand maître » de l'ordre. Les chevaliers lui juraient, pour eux et leurs descendants, une éternelle fidélité lors de la cérémonie de réception. L'entrée dans l'ordre était subordonnée à la richesse et à une ascendance noble, mais ni à la religion ou la nationalité. Obligations et interdictions étaient nombreuses: former la garde royale, n'obéir qu'au roi, porter l'épée et l'insigne de l'ordre, ne refuser aucun emploi offert par le roi, ne pas se mêler d'affaires d'État. Il existait moultes contreparties: titres de noblesse, exemption d'impôts, secours en cas de malheur. Les chevaliers échappaient à la justice et disposaient des postes de commandements militaires. Environ trente chevaliers furent adoubés en Corse, puis Neuhooff en créa aussi au fil de ses pérégrinations.

Vanina Heullant-Gasty

Biblio.: ALEXANDRI, J., « L'ordre de la délivrance du roi Théodore », in *Corse historique*, juillet 1953; COSTA, S., *Mémoires 1732-1736*, éd. critique, trad. et notes R. Luciani, Aix-en-Provence, éd. Atala, 1975; LE GLAY, A., *Théodore de Neuhooff roi de Corse*, Paris, Libr. Alphonse Picard, 1907; *Histoire de Théodore I^{er}, roi de Corse, et l'ordre de la Délivrance* (traduction J.-V. Angelini), Paris, éd. Charles Antoni - L'Original, 1996.

Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. L'ordre de Malte et l'annexion de la Corse. Durant l'époque moderne, il y eut quatre projets visant à faire de la Corse une possession de l'ordre de Malte.

Le premier projet date de l'époque du traité du Cateau-Cambrésis en 1559. Pendant les négociations, les Corses, à travers leur porte-parole, Sampiero⁶ d'Ornano, firent tout leur possible pour se dégager de la tutelle génoise. Le ministre de l'ordre, de Guimeran, fut contacté par les Français, comme par les Espagnols, pour discuter des conditions du transfert de la Corse à l'ordre de Malte

mais Gênes demanda « des conditions si exorbitantes et intolérables », que le grand maître de l'époque, Jean de La Valette et le conseil de l'ordre abandonnèrent le projet. Toutefois, l'idée n'était pas complètement enterrée. Après la mort de Sampiero, en 1567, son fils, Alphonse* d'Ornano, entrepris des négociations sur l'avenir de la Corse. Il s'adressa au receveur de l'ordre à Florence, Onofrio Acciaiuoli, afin d'offrir à nouveau l'île de Corse aux chevaliers de Saint-Jean. Lorsque le supérieur suprême de l'ordre, le pape, en fut avisé, le grand maître fut poliment exhorté à renoncer à ce projet et à ne point donner suite à ces sollicitations. En 1667, le projet de donner la Corse aux chevaliers de Saint-Jean fut encore une fois évoqué. La République de Gênes avança l'éventualité d'une cession volontaire de la Corse aux chevaliers, en raison des troubles politiques que suscitait l'opposition à la tutelle génoise sur l'île. Cependant, ce projet fut également rapidement enterré.

La rébellion corse contre Gênes, en 1729, fut le premier événement majeur du XVIII^e siècle qui hissa au premier plan la réalité du problème corse à Malte. Dans ce contexte de rébellion et de mécontentement général, l'ancienne solution envisagée aux problèmes de la Corse refit surface dans les années 1740. Après la tentative avortée de Théodore de Neuhoﬀ* d'établir à son profit un royaume indépendant en Corse, en 1746, des corsaires corses établis à Malte, à la tête desquels se trouvait Francesco Antonio de Natale*, proposèrent l'annexion de leur patrie à Malte. Francesco Antonio, alors à Malte, entra en contact avec Fabrizio Grech, l'avocat du grand maître Pinto, pour discuter de la révolte corse. Sa présence était en fait destinée à instiller dans l'esprit du grand maître une pulsion régaliennne, en le faisant aspirer à devenir gouverneur de la Corse.

À son retour en Corse, Francesco Antonio de Natale en discuta avec le marquis Francesco Maria Colonna, d'autres chefs de partis et des députés du peuple corse. Colonna était favorable à ce plan. Son opinion était que « *una perpetua tranquillità a quel Regno era necessario* », et que cela ne pouvait être obtenu que si la Corse « *venisse dato ad un Principe, il quale fosse neutrale* ». Ce qui amena les Français à affirmer que « *altro non poteva assegnarsi che il Gran Maestro della Sacra Religione Gerosolimitana* ».

Il y avait toutefois un obstacle important : la nature religieuse de l'ordre hospitalier entraînait une sujétion au pape. De son côté, Francesco Antonio de Natale exprima son souci vis-à-vis de la fonction religieuse de l'ordre, et lors d'une des réunions tenues avec le grand maître Pinto, il réaffirma que le grand maître ne

pouvait être qu'un gouverneur séculier de la Corse. Cependant, la mort de Francesco Antonio de Natale compromit momentanément l'ensemble du projet. Il mourut à Livourne pendant le voyage qu'il avait entrepris de Corse vers Malte dans le but d'annoncer que les députés corses ainsi que les officiers militaires français étaient favorables au projet. De ce fait, l'ordre de Malte n'eut plus d'interlocuteur originaire de Corse. Cependant, Natale n'avait pas rallié tous les chefs corses à sa cause. Le marquis de Cursay* s'efforça de jouer un jeu personnel, tandis que la faction française se montra de plus en plus active en faveur de l'annexion de la Corse à la France. De plus, la France et l'Espagne étaient, à l'époque du congrès d'Aix-la-Chapelle, considérées comme des alliées de Gênes. Ainsi, l'ambassadeur de l'ordre en France, le bailli de Froullay, prit acte de cette situation et rédigea un mémoire en 1753 dans lequel il suggéra au grand maître de trouver une sorte d'arrangement avec la République de Gênes. Afin d'optimiser les chances de réussite, il lui conseilla également d'indemniser Gênes pour la perte de sa souveraineté sur l'île. Des événements inattendus en Corse, à savoir l'assassinat du chef du gouvernement insurrectionnel, Gaffori*, en 1753, firent une nouvelle fois évoluer la situation en faveur de l'ordre.

En Corse, une réunion générale tenue à Corte le 8 octobre 1753 à laquelle assistaient des représentants de toutes les provinces et *pievi** porta sur l'annexion de la Corse à Malte. Le 5 mars 1754, cette assemblée publia un mémoire réclamant que le peuple de Corse soit libéré de la tutelle de l'« injuste » et « funeste » gouvernement de la République de Gênes. Le mémoire était accompagné d'une déclaration dans laquelle les membres présents autorisaient Luiggi Zerbi, membre d'une des plus illustres familles de Bastia, à se rendre à Malte et à demander formellement au grand maître et au conseil de l'ordre d'accepter la propriété de la Corse et son « perpétuel gouvernement ».

Le mémoire prenait en considération les caractéristiques géographiques de la Corse, et ses richesses en ressources minérales et agricoles. Ces ressources devaient être administrées par un gouvernement civil. Le gouvernement devait être composé par un état-major, composé de chevaliers de l'ordre, dont quelques-uns devaient provenir de familles corses. Une armée de 1500 hommes devait être constituée de Maltais et de chevaliers de différentes nations.

La structure politique proposée aux hospitaliers était un conseil d'État, dirigé par un vice-régent. Ce dernier serait responsable de l'armée et de la police et serait élu

par les sept langues de l'ordre, et son mandat durerait un mois. L'ordre devait établir vingt commanderies ou unités territoriales en Corse, chacune procurant un revenu annuel allant de 10 000 à 12 000 livres.

En même temps, un gouvernement civil devait être établi, avec un code civil et criminel afin de régler la vie sociale et commerciale de l'île. La question des taxes fut également abordée. Les Corses proposèrent que la source majeure des revenus soit les droits de douane, en particulier les droits sur les marchandises de luxe importées. C'est à ce stade des négociations que la position française commença à changer. Les intentions corses commencèrent à susciter de sérieuses préoccupations à Versailles. Dès 1752, le souverain français fit connaître ses volontés. Tout d'abord, la France acceptait l'annexion de l'île à Malte à condition que le gouvernement français soit autorisé à conserver une armée sur l'île. Puis, en 1754, durant un dîner à Versailles, le roi de France lui-même évoqua le sujet avec l'ambassadeur de l'ordre à Paris. Après 1755, la position du roi devint plus claire; la Corse devait être annexée à son royaume. De plus, cette même année, Pascal Paoli², élu général de la nation corse, se montra un opposant résolu à l'ensemble du projet dès l'instant où il en eut connaissance, en 1754.

Face à ces difficultés, l'ordre n'abandonna pas tout espoir mais commença à envisager d'autres moyens pour annexer la Corse. La rébellion conduite par Pascal Paoli commençait à peser lourdement sur les finances de Gênes. Dans ces circonstances, une nouvelle solution fut proposée, à Gênes cette fois, qui consistait à vendre l'île aux chevaliers.

Cependant, le grand maître avait un compétiteur de taille: le roi de France. En 1764, Froullay attira de nouveau l'attention du duc de Choiseul³ sur les visées de l'ordre. Mais rapidement Choiseul dévoila ceux de la France. Les chevaliers réalisèrent que l'intérêt de la France pour la Corse était avéré. En 1768, l'ordre effectua sa dernière tentative pour remettre le projet sur les rails. Mais, cette fois, il était trop tard. Le gouvernement français avait déjà envoyé ses troupes pour prendre le contrôle de la Corse. Le 24 juillet 1769, le duc de Choiseul écrivit formellement au bailli des Pennes, homme du roi à Malte, pour l'informer de l'accord passé entre le roi de France et la République de Gênes, en vertu duquel l'île était désormais soumise à l'autorité française et le peuple tenu de faire allégeance à la couronne française.

Simon Merciccia

Bibli.: PICCONI, C., « L'Ordre de Malte et La Corse », in *Revue d'Histoire diplomatique*, Paris, 1916; TESTA, C., *The life and times of Grand Master Pinto, 1741-1773*, Valletta, 1989.

Ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Voir

Ordre de Saint-Jean de Jérusalem et l'annexion de la Corse.

ORECCHIONE, Angelo Maria. Voir **VINCIGUERRA**, Fabio.

Orezza, eaux. Voir **Thermalisme**.

Orléaniste. Voir **Parti orléaniste**.

ORNANO, Alfonso Gieronimo (Alphonse), d' (Bastelica mars 1548 – Paris 21 nov. 1610). Fils aîné de Vannina d'Ornano² et de Sampiero Corso³. « Enfant d'honneur des princes » du roi Henri II⁴, Alfonso d'Ornano grandit à la cour de France dès 1555 et ne rend que de rares visites à sa mère qui réside à Marseille. En 1564, il s'établit à Marseille et assure, avec le concours financier de Tomasino Lencio⁵, l'approvisionnement en armes de l'expédition que Sampiero mène en Corse contre Gênes. En janvier 1566, Alfonso vient en Corse en compagnie de deux agents de son père, Anton Padovano Gentile⁶ de Pozzo Brando et Leonardo Casanova⁷ de Corte. Ayant rejoint la rébellion insulaire, Alfonso seconde son père avec une grande vigueur. En janvier 1567, il est présent à Eccica Suarella lorsque son père tombe et trouve la mort dans le guet-apens tendu par les Génois. Au cours de cette embuscade, Alfonso est poursuivi par Ettore d'Istria et en réchappe de peu. Proclamé commandant des troupes corses par acclamation, il poursuit le combat dans les régions de Corte et de Vico, puis au début de l'année 1569, il s'entretient avec M^{re} Gieronimo Leoni, évêque de Sagone. La rencontre est décisive. Peu après, Alfonso renonce à poursuivre la lutte. À Calvi, en avril 1569, il quitte la Corse avec quelques fidèles et rejoint la France où il est promu colonel général de toutes les troupes corses par le roi Charles IX. En janvier 1574, après de multiples demandes, il séjourne à Gênes, obtient le pardon du Sénat et réhabilite ses droits sur sa seigneurie. Cette même année, Gênes autorise également Anton Francesco d'Ornano, frère cadet d'Alphonse, à lever, pour le compte de la monarchie française, des hommes en Corse. Alphonse conduit une carrière militaire brillante dans le Midi de la France, pourchassant les Huguenots dans les Cévennes et remportant une brillante victoire sur les Suisses. Ainsi, tour à tour, le retrouve-t-on gouverneur de Valence, gouverneur d'Aix-en-Provence (1578), gouverneur de Pont-Saint-Esprit (1586), conseiller des affaires privées du roi, conseiller d'État, gouverneur de Tarascon, maréchal de camp et lieutenant général en Dauphiné sous le règne du roi Henri III, lieutenant général en Languedoc sous Henri IV. Il fut, d'ailleurs,

C'est à ce moment-là que la stratégie politique sollicite des destins individuels dans l'expectative.

Soucieux d'assurer sa légitimité, de Gaulle décide de profiter du vide provoqué par le retrait de l'ambassade de Vichy à Moscou. Aussi ne reste-t-il pas insensible à la suggestion du général Valin, commandant des F.A.F.L., d'envoyer une unité aérienne qui serait équipée par les Soviétiques. Pour des raisons pratiques, le choix se porte sur un groupe de chasse qui prend la dénomination de GC 3. Au mois de mai 1942, la visite du groupe Alsace par le général Valin à Fuka (Égypte) devient déterminante. Il cherche des volontaires pour servir au groupe de chasse n° 3 Normandie, sur le front de l'Est. Preziosi se porte parmi les premiers volontaires et regagne Rayack, où les éléments de cette unité sont regroupés. Après une longue attente, les pilotes et les mécaniciens n'arrivent en U.R.S.S. qu'à la fin du mois de novembre 1942. Commence alors une période d'adaptation difficile qui suit le choix d'un avion soviétique le Yakovlev (Yak3), l'un des chasseurs les plus maniables de la Seconde Guerre mondiale, très rapide et particulièrement adapté aux combats à basse altitude. L'entraînement débute en janvier 1943. Le 19, les six premiers Yak1 arrivent enfin à Ivanovo. Le 25, les premiers vols sont exécutés par Tulasne, Derville, Albert et Durand sur le n° 33.112 tandis que Littloff, Béguin, Lefèvre, Preziosi et Mahé essaient le n° 01.105. Promu capitaine, Preziosi obtient quatre victoires.

Il signe le premier succès en combat aérien de Normandie-Niemen en abattant un « Focke-Wulf » (5 avril 1943), fait d'arme qui lui vaut une citation du général soviétique Khondiaikov : « Au commandant de l'Escadrille « Normandie », Commandant Tulasne. Je vous félicite ainsi que tout le personnel de l'Escadrille pour la première victoire aérienne du 5 avril 1943. Je félicite le Capitaine Preziosi et le Sous-Lieutenant Durand pour ces premières victoires aériennes individuelles. J'espère que vous porterez des coups encore plus durs aux fascistes allemands, nos ennemis communs. » (Général-Lieutenant Khondiaikov, avril 1943).

Le 28 juillet 1943, il disparaît en combat aérien lors d'une mission de protection de la voie ferrée de Briansk à Orel en Russie.

Emporté dans les cieux russes, cette trajectoire trop rapide, à tout juste vingt-huit années, lui réserve les honneurs dus aux combattants aguerris : il était chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre 39-45 avec trois palmes et une étoile de bronze, médaille coloniale avec agrafe « Libye », médaille de la Résistance avec rosette, ordre de la Guerre pour la Patrie (U.R.S.S.). Éducation familiale à la morale de ce que doit l'individu au service des siens et de la société (dans « l'amour du devoir »),

éducation militaire d'une passion épanouie dans la devise de Guynemer « faire face », le jeune homme portait les valeurs d'autococontrainte qui poussent à l'action héroïque et au sacrifice.

Brutalement sorti de sa propre histoire, le tissu de sa mémoire se compose très vite. L'École de l'air en fit le parrain de la promotion 1944 : lieu de formation d'élite qui paya un lourd tribut au second conflit mondial, 174 des 551 pilotes sortis durant les cinq premières années de son existence ne revinrent pas de leurs missions. La base aérienne 126 de Solenzara porte le nom de l'aviateur résistant matricule n° 30174 des F.A.F.L., où il croisa d'autres compatriotes insulaires dont Pierre Antomarchi (30205), Pierre Bridoux Galloni d'Istria (31099), François Scamaroni, Orso Vergellati, Antoine Mariani...

Antoine Noble Marchini

Biblio. : Finelton, M., fiche Albert Preziosi, in site de l'Association mémoire et espoirs de la Résistance, www.memoresist.org; Lafont, H., colonel, *Les Aviateurs de la Liberté*, Service historique de l'Armée de l'air, 2002; Rachelli, H., *Combattants Corsés dans la Seconde Guerre mondiale*, Onac Corse du Sud, Ed. Samarelli, 2005.

PREZIOSI, Giuseppe (Corse v. 1674 - ?). Fils de Gerolamo Preziosi et de Maria Bianca. Il fut l'un des premiers corsaires corses qui émigra à Malte. Il possédait un assez bon niveau d'alphabétisation ainsi qu'en témoigne sa capacité à signer, chose assez rare parmi les corsaires de l'époque. Il fit fortune en pratiquant la course et il devint patron d'une *pollacca* et d'un *vascello*. Il se mit alors au service de la République vénitienne lors de la guerre contre la Morée. Il s'y distingua particulièrement et à son retour à Venise, le doge Morosini le fit chevalier de Saint-Marc et lui octroya une pension annuelle de six cents écus. À Venise, Preziosi demeura une personne respectée, longtemps après son départ pour Malte. En effet, vers 1714 la République Sérénissime lui demanda son aide militaire. Cette fois, il déclina l'offre. Probablement, la guerre de Morée, à laquelle prirent également part les chevaliers de Saint-Jean, lui avait fait prendre conscience des opportunités qui existaient à Malte pour un corsaire tel que lui.

En effet, Giuseppe voulait utiliser Malte comme base, tout en demandant ses lettres de course au duc de Toscane. En 1713, il partit pour Leghorn où, en accord avec un ami corse, Don Gustus Alexandri, embarqué comme chapelain, il fit armer son navire pour combattre les infidèles. C'était un puissant bâtiment nommé *La Jérusalem*, auquel bientôt s'en ajoutèrent d'autres. Giuseppe Preziosi était surnommé *il triparlino*. Il utilisa ses navires de guerre pour la course contre le Levant, opérant simultanément contre les marchands musulmans ou grecs. Le butin amassé lors

de ses expéditions était considérable et fit de lui une personne très respectée. Il devint l'un des notables les plus éminents de l'île. Il fit partie des membres siégeant au tribunal de l'inquisition locale, ce qui signifiait qu'il ne pouvait être poursuivi par aucune cour locale autre que celle de l'inquisition. Son prestige social dépassa les simples limites de l'île de Malte. Le roi Victor-Amédée de Sicile, duc de Savoie, anoblit Preziosi et lui octroya le titre de comte le 19 octobre 1718.

On sait peu de chose de sa vie privée, si ce n'est qu'il se maria à trois reprises, nouant à chacune de ses unions des liens étroits avec des familles importantes. Il épousa en premières noces une jeune femme prénommée Flora et il semblerait que ce mariage fut célébré en dehors de l'île de Malte. Sa seconde épouse s'appelait Maria et elle était la fille de Giovanni Battista Olivier et d'Imperia Mensionat. La famille Olivier était de noble extraction. Le mariage se déroula à Malte le 6 juin 1705. Maria mourut six ans plus tard, le 1^{er} juin 1711. C'est probablement poussé par le désir de se remarier qu'il se décida à regagner Malte et à se défaire de son vaisseau *La Jérusalem*. Le 4 juillet 1714, il épouse Rosalia, fille du docteur Giovanni Francesco Buonamico et d'Ursola. Giovanni Francesco Buonamico avait été un des plus importants chirurgiens de l'île. Au moment du mariage de sa fille, Giovanni Francesco était déjà décédé, mais celle-ci jouissait d'une dot considérable, que Preziosi utilisa pour ses activités commerciales.

Simon Metciccia

Biblio. *Curia Episcopalis Melitense, Acta Originalia*, 259 (1714); *id.*, 793, (1756), case 215, 06-9-1756.; *id.*, 329 (1769) 18-01-1769; EARLE, P., *Corsairs of Malta and Barbary*, London, 1970; MONTALTO, J., *The Nobles of Malta*, Malta, 1980.; « Actes du notaire Bartolomeo De Pasquale 23-05-1705 », in Archives notariales, La Vallette; « Actes du notaire Bartolomeo De Pasquale 12-04-1714 » in Archives notariales, La Vallette.

PRINCE EUGÈNE. Voir **BEAUHARNAIS**, Eugène-Rose, de.

PRINCE IMPÉRIAL. Voir **BONAPARTE**, Napoléon-Eugène.

PRINCE PAUL. Voir **BONAPARTE**, Paul-Marie.

PRINCE VICTOR. Voir **BONAPARTE**, Napoléon-Victor.
Prince de Venise. Voir **Beauharnais**, Eugène-Rose, de.

PRINCESSE MATHILDE. Voir **BONAPARTE**, Letizia Mathilde.

Principali. Voir **Caporaux** et **Popolani**.

Prisonniers de guerre en Corse (1914-1918). Terre lointaine, la Corse semble toute désignée pour accueillir des prisonniers de guerre. Allemands, Autrichiens, Turcs et Bulgares. Dès le 17 septembre 1914, le général Brundsau, gouverneur militaire de la Corse, annonce l'arrivée de prisonniers de guerre et en appelle à la population pour qu'elle se comporte bien avec eux. Mais c'est dans une atmosphère tendue que, le 5 octobre 1914, les tout premiers arrivent en Corse : soixante-dix-sept soldats débarqués à Bastia à sept heures du matin du *Golo* et acheminés par le rail en côte orientale. Un mois plus tard, d'autres prisonniers sont conduits en train à L'Île Rousse et dirigés sur Corbara. C'est cependant à partir de janvier 1915 que l'on voit grossir considérablement leur nombre, suite à l'arrivée de très nombreux convois. En ce début d'année, ils ne sont que 1 300. Un an plus tard, en février 1916, ils seront 2 100. Mais en mars 1918, on n'en comptera plus que 1 141 (dont 115 officiers). Pour toute la durée du conflit, on peut avancer le chiffre approximatif de 2 000 prisonniers.

Ces détenus sont installés dans des anciens couvents, seuls à même d'abriter de petites communautés : à Luri, Oletta, Morsiglia, mais surtout Corbara ou Cervioni. Deux pénitenciers sont également utilisés : celui de Corti Chiavari, pour les prisonniers non allemands, et celui de Casabianda, évacué pour raisons sanitaires en 1915 sur le couvent de Cervioni. Le dépôt de Castelluccio, lui, est destiné, en théorie, à n'accueillir que des blessés. À Corte, des locaux (la maison Gaffori, par exemple) sont réservés aux officiers. C'est le chef de bataillon Chapuis qui commande ce dépôt régional de prisonniers de guerre. Ceux-ci ne vont pas d'ailleurs rester inactifs. En effet, une convention passée le 11 décembre 1914 entre le préfet Henry et le gouverneur militaire de la Corse, fixe les conditions d'emploi de ces hôtes forcés. Regroupés en équipes mises à la disposition des communes ou des administrations qui les utilisent en fonction des besoins, ils sont logés, nourris, et reçoivent même une petite indemnité. Ils travaillent neuf heures l'hiver et dix heures l'été. Comme l'agriculture est le secteur le plus sinistré, ces détenus sont donc employés dans les domaines agricoles nationaux (Casabianda, Corti Chiavari) ou pour les eaux et forêts. Dans le domaine de la voirie, les Ponts et Chaussées et le conseil général les emploient à l'amélioration des routes ou des ports. Les entrepreneurs privés ou les maires réclament aussi cette possibilité de main-d'œuvre et les « prisonniers boches » labourent, travaillent les vignes, rentrent les moissons, mais sont aussi utilisés dans l'industrie de guerre.

V-W-Z

Vagabondi. Voir *Accademia dei Vagabondi*.

Vaine pâture. Voir *Usages juridiques ruraux*.

VALCROISSANT, chevalier de (?-?). Lieutenant-colonel des dragons, émissaire secret de Louis XV, le chevalier de Valcroissant gagne la Corse à la demande du duc de Choiseul¹². Au cours de son séjour, il s'entretient avec Bonfigliuolo Guelfucci¹³ et Pascal Paoli¹⁴ à Sartène en 1763. La rencontre aboutit à la signature d'un projet de traité dans lequel le roi de France promet aux Corses son aide pour chasser les Gênois des présides¹⁵. En contrepartie, la France recevrait une place forte dans l'île. Le traité n'eut aucune suite. En mars 1764, il revient en Corse et rencontre Paoli à Vescovato. Il ne parvient pas à convaincre Paoli d'accepter les fonctions de lieutenant-colonel au service du roi de France et le commandement d'une province. Paoli le rencontre une dernière fois à Londres en 1776. En juin 1778, le roi Louis XVI lui concède par lettres patentes un domaine près de Paomia¹⁶.

Eugène Gherardi

Biblio.: MONFI, A.-D., et FUSINA, J., *Corse: éléments pour un dictionnaire des noms propres*, Cervioni, ADECBC, 2000.

VALENTINI, Paolo Francesco (? v. 1730 - ?). Fils de Carlo Domenico d'Ajaccio. À vingt et un ans, il quitta la Corse avec son ami Francesco Parodi, et vint à Malte pour profiter de la position de l'île en tant que centre de l'activité corsaire. Bien que son séjour à Malte ait été bref, sa carrière de corsaire se révéla prometteuse. Un an plus tard, à peine âgé de vingt-deux ans, il était

déjà établi à son compte et était propriétaire d'un *sambecchino* armé pour la course.

Simon Mercieca

Biblio.: *Curia Episcopalis Melitense, Acta Originlia*, 304 (1751-52), 30 August 1752.

VALERIANUS, Caius (Corse - Séleucie de Pierie, II^e siècle). Soldat de la flotte prétorienne de Misène, il effectua son service durant 5 ans, avant de mourir à l'âge de 23 ans en Méditerranée orientale. Son nom atteste des carrières que les insulaires des familles ayant obtenu la citoyenneté romaine pouvaient conduire dans les armées navales de Rome.

Olivier Jehasse

Biblio.: JEHASSE, O., *Corsica classica, la Corse dans les textes anciens*, 3^e éd., Ajaccio, La Marge, 2003.

VALERIUS, Lucius Tarvius (Opino, II^e siècle - Crémone 149-153). Soldat des légions romaines, fils de Caino, originaire d'Opino en Corse dans l'arrière-pays au nord d'Aleria¹⁷, entre Corsigliese et Alisgiani. Il obtient la citoyenneté romaine sous le règne d'Antonin le Pieux¹⁸ après avoir effectué son service dans le courant du II^e siècle de notre ère.

Olivier Jehasse

Biblio.: JEHASSE, O., *Corsica classica, la Corse dans les textes anciens*, 3^e éd., Ajaccio, La Marge, 2003.

VALERY, Joseph, comte (Brando 1826 - Florence 1879). Joseph Valery, « comte romain », hérite des inventeurs de la C^{ie} Valery, Jean-Mathieu, son père, décédé aux Amériques, et Joseph, son oncle, mort en 1861. Il était entré dans l'entreprise quelques années auparavant, en